

LES ORIGINES

JE SUIS NÉE LE 1^{ER} AVRIL 1940 DANS LE PETIT VILLAGE D'ITHIHE, non loin de Nyeri, capitale de la province Centre du Kenya. Cette région des Hautes Terres, butant sur les contreforts des monts Aberdare et dominée, au nord, par le mont Kenya, avait également vu naître mes grands-parents et mes parents. C'étaient des paysans de la tribu des Kikuyu, l'une des quarante-deux ethnies du Kenya et, à l'époque comme aujourd'hui, la plus importante par le nombre. Ils cultivaient un petit lopin de terre et élevaient quelques vaches, chèvres et moutons.

Deux semaines après le début de *mbura ya njahi*, la saison des longues pluies, ma mère me mit au monde à la maison, dans une hutte traditionnelle aux murs de terre et de bouse séchée, sans eau courante ni électricité. Elle était entourée de quelques cousines, tantes et amies, et la sage-femme du village était venue l'aider. J'étais le troisième enfant et la première fille de la famille. Et j'appartenais à cette génération charnière qui eut le privilège de connaître les ultimes vestiges d'un monde ancien, dont la culture, les traditions, les croyances et jusqu'aux paysages commençaient inexorablement à disparaître.

Les campagnes des environs d'Ithithe étaient alors encore vertes, luxuriantes et fertiles. La région était tapissée de forêts, sous-bois et fourrés, foisonnants de fougères et de toutes sortes de plantes rampantes. Certains arbres, comme le *mitundu*, le *mikeu* et le *mu-gumo*, donnaient des baies et des noix dont se régalaient les enfants. La terre, d'un beau rouge sombre, était riche et humide. Notre peuple cultivait de vastes champs de maïs, de haricots, de céréales et de légumes bien irrigués, et ne connaissait pas la faim. Le rythme des saisons était si régulier que l'on pouvait prédire sans trop de risque de se tromper que les grandes pluies de mousson commenceraient à la mi-mars. Ces pluies enflaient si bien les rivières que jamais on ne manquait d'eau potable. Et quand juillet arrivait, le brouillard à couper au couteau n'étonnait personne : on savait qu'à cette période de l'année, on ne verrait pas à trois mètres devant soi, et que les matins seraient si froids qu'une gelée blanche recouvrirait les pâturages. En langue kikuyu, juillet se dit d'ailleurs *mworia nyoni*, « le mois où les oiseaux pourrissent », car les oiseaux mouraient de froid et tombaient des branches !

Chaque naissance était célébrée par un très beau rituel, par lequel la communauté accueillait le nouveau-né sur la terre de ses ancêtres, aussi abondante que généreuse. À peine le bébé avait-il poussé ses premiers vagissements que les femmes qui avaient assisté à l'accouchement allaient couper sur l'arbre un gros régime de bananes encore vertes. Si un seul fruit était un peu trop mûr ou avait été picoré par les oiseaux, le régime était jugé indigne de cette grande occasion : il fallait alors en chercher un autre, généreux et entier, qui symboliserait la plénitude et le bien-être, deux valeurs essentielles aux yeux de la communauté. Puis elles faisaient la tournée des potagers et de leurs champs pour ramener aussi à la jeune mère des patates douces et de la canne à sucre – mais pas n'importe laquelle ! Seule la *kigwa kia nyamuiru*, une variété indigène à tige mauve, faisait l'affaire.

La future mère avait pour sa part engraisé depuis plusieurs mois un agneau, qu'elle gardait jalousement à l'intérieur même de sa case. Pendant que les femmes collectaient les fruits et légumes traditionnels, le père de l'enfant sacrifiait l'agneau et en faisait cuire un morceau. On ajoutait alors les bananes et les patates

douces sur le gril et, avec la viande et la canne à sucre, on apportait les plats à la jeune maman. Celle-ci mâchait consciencieusement une bouchée de chaque aliment pour bien le réduire, et donnait la becquée à son enfant. Tel fut donc mon premier repas ; avant même d'avoir tété le lait maternel, j'avais goûté les fruits de notre terre : du jus de banane verte, de canne à sucre mauve, de patate douce et d'agneau gras.

Dès ma venue au monde, j'étais autant l'enfant de ma terre que celui de mon père, Muta Njugi, et de ma mère, Wanjiru Kibicho. Conformément à la tradition kikuyu, mes parents me donnèrent le prénom de ma grand-mère paternelle, Wangari.

C'est un prénom dont les origines remontent au mythe de la création kikuyu : Mogai, le dieu suprême, créa tout d'abord les ancêtres primordiaux, Gikuyu et son épouse Moombi. Puis, trônant au sommet du mont Kenya, il leur montra les terres qu'il leur confiait : leur territoire s'étirait à l'ouest vers les monts Aberdare, jusqu'aux collines Ngong et au Kilimambogo, et au nord, jusqu'à Garbatula. Gikuyu et Moombi eurent dix filles – Wanjiru, Wambui, Wangari, Wanjiku, Wangui, Wangeci, Wanjeri, Nyambura, Wairimu et Wamuyu –, mais pas un seul fils. Lorsque le temps fut venu pour lui de marier ses filles, Gikuyu s'installa comme à son habitude sous le *mu-gumo*, le figuier sacré, et implora Dieu de lui envoyer des gendres. Mogai lui ordonna d'envoyer ses neuf filles aînées – la plus jeune n'était pas encore nubile – dans la forêt et de demander à chacune de couper une branche aussi grande qu'elle. Lorsqu'elles revinrent, le père prit les branches et en fit un grand feu sous le *mu-gumo*. Puis il sacrifia un agneau et le mit à rôtir. Soudain, neuf hommes surgirent des flammes.

Gikuyu les ramena chez lui et donna ainsi un mari à chacune de ses filles. Toutes (y compris, étrangement, la plus jeune restée célibataire) eurent des enfants, dont sont issus les dix clans auxquels appartiennent depuis tous les Kikuyu. À chaque clan correspond une spécialité : certains sont réputés pour leurs dons divinatoires, d'autres pour leur artisanat, d'autres encore pour leurs talents de médecins. J'appartiens au clan des Anjiru-s, qui est traditionnellement celui des chefs. À l'origine, les clans étaient organisés selon un système matriarcal et matrilineaire, mais sans que l'on sache très bien comment, les hommes ont peu à peu dépossédé les femmes de leurs droits et privilèges, tels que la transmission et la propriété de la terre, du bétail et des récoltes.

Culminant à 5 199 mètres, le mont Kenya est le deuxième sommet d'Afrique et, bien qu'il soit à cheval sur l'équateur, il est couronné de glaciers et enveloppé dans les neiges douze mois par an. Avec ses cimes acérées pointées vers le ciel, ce puissant massif dominant les hauts plateaux du centre du pays impressionnait sans doute beaucoup les peuples qui vivaient à ses pieds : les Kambas, les Merus, les Embus et, bien entendu, les Kikuyu, qui vénéraient cette montagne et l'appelaient le Kirinyaga, « le lieu de la lumière ». C'était lui qui dispensait tous les bienfaits de la nature : les pluies abondantes, les fleuves, les torrents, l'eau potable... Pour prier, les Kikuyu se tournaient vers le mont Kenya ; lorsqu'ils mettaient leurs morts en terre, c'est aussi vers le mont Kenya qu'ils disposaient la sépulture ; et la porte d'entrée de leurs maisons donnait toujours sur la montagne. Ils étaient convaincus que, tant que la montagne sacrée était debout, Dieu veillait sur eux et ils ne manqueraient de rien. Les nuages qui drapaient régulièrement le sommet étaient souvent porteurs de pluie, et cette eau tombée du ciel leur assurait de belles récoltes, du bétail en abondance et, partant, un climat de paix.

En 1849, les missionnaires et explorateurs allemands Johan Ludwig Krapf et Johannes Rebmann furent les premiers Européens à voir le mont Kenya. Lorsqu'ils demandèrent à leur guide kamba comment s'appelait la montagne, celui-ci, pensant que les étrangers parlaient de la calebasse qu'il portait à la taille, répondit : « *K'?? nyaa* ». Le malentendu persista et les Britanniques donnèrent ce nom à la montagne, puis au pays tout entier. D'un bout à l'autre de l'Afrique, les Européens, en « découvreurs », ont rebaptisé pratiquement tout ce qu'ils voyaient. En 1884, les Britanniques ont ainsi jeté aux orties notre Nyandarua (« le cuir séché »), cette chaîne de montagnes dont les plissements évoquaient ceux d'une peau durcie au soleil, pour inscrire sur leurs cartes les monts Aberdare, ainsi nommés en hommage à l'homme qui dirigeait alors la Royal Geographical Society. À la maison, nos parents nous apprenaient les noms kikuyu des montagnes,

des rivières ou des régions, mais nous devions les oublier en franchissant les portes de l'école, où seuls avaient cours les noms coloniaux, forcément « les bons » puisque ce sont ceux que nous utiliserions aux examens. Ce phénomène a désorienté beaucoup d'Africains, et à ce jour, nous en sommes encore à gérer cette double réalité et à chercher nos repères dans un univers où s'entrechoquent tant de discordances.

Mes arrière-grands-parents vivaient dans un monde précolonial. Je ne les ai pas connus, mais j'imagine qu'ils n'avaient aucun contact avec des tribus autres que celles des Hautes Terres, mis à part les Massaï. Ces pasteurs nomades sillonnaient les grandes plaines à l'ouest des hauts plateaux, pour faire paître leurs troupeaux de vaches et de chèvres dans les vastes prairies scandées par les crêtes soulevées il y a des millions d'années par les mouvements tectoniques qui creusèrent la grande vallée du Rift, immense balafre qui s'étire de la Jordanie jusqu'au Mozambique.

Les Massaï menaient parfois des raids sur les villages kikuyu, volant le bétail et massacrant les garçons. Les Kikuyu ripostaient par des incursions tout aussi ravageuses, mais les deux peuples connaissaient également de longues périodes de trêve, propices au commerce, au troc de produits agricoles, de bétail, de terres et même aux mariages interethniques. Ces unions ont contribué à cimenter les liens entre les communautés et ont été un facteur de paix. À Nyeri, beaucoup de Kikuyu avaient des ancêtres massaï, ce qui n'était jamais perçu comme un stigmate. Du sang massaï coulait ainsi dans les veines de ma mère qui, comme son père, était grande et souple, avait les pommettes hautes et les cheveux raides – des traits plus caractéristiques des Massaï que des Kikuyu. On m'a également raconté que ma trisaïeule paternelle était une Massaï, qui aurait été enlevée lors d'une incursion kikuyu. En arrivant dans les Hautes Terres, elle adopta les coutumes kikuyu et appela son deuxième fils Muta, comme son propre père. Ce prénom est ensuite passé à mon père, puis a été transmis à mon second fils.

Mes grands-parents avaient vu arriver les premiers Européens, vers 1880. Les missionnaires d'abord, qui, dès qu'ils eurent investi les Hautes Terres du Centre, s'empressèrent d'instruire les indigènes de la « vraie religion », leur assurant que Dieu ne résidait pas sur le mont Kenya, mais au ciel, par-delà les nuages. Que ce n'était pas en se prosternant à tout moment devant le sommet qu'on lui rendait hommage, mais à l'église, le dimanche. Ce culte dut paraître bien saugrenu aux Kikuyu, mais ils furent pourtant nombreux à s'y rallier et, en l'espace de deux générations à peine, ils en oublièrent leurs propres coutumes et croyances.

Ces religieux qui, tout au long du XIX^e siècle, ont sillonné l'Afrique, ont ouvert la voie à de nombreux explorateurs, aventuriers et autres voyageurs venus chercher fortune en francs-tireurs, ou envoyés en éclaireurs par les nations européennes pour exploiter les richesses naturelles et humaines du continent. Bientôt, marchands et administrateurs coloniaux imposeraient de nouvelles pratiques pour mettre en valeur les ressources de notre pays : ils chasseraient la faune sauvage, introduiraient une agriculture intensive extrêmement coûteuse, et exploiteraient surtout nos forêts primaires, abattant des arbres et procédant à des coupes claires pour replanter des essences commerciales, importées de pays lointains. Les terres que nous vénérions tant ont ainsi perdu peu à peu leur caractère sacré pour être pillées et détruites, dans l'indifférence des populations locales qui admettaient cet état de fait au nom du progrès.



La colonisation de l'Afrique ne commença pourtant réellement qu'après la conférence de Berlin qui, en 1885, en fixa les règles et déclencha la fameuse « course au clocher » : pendant les trente années qui suivirent, les « grandes puissances coloniales » européennes se ruèrent à l'intérieur des terres pour occuper des régions entières et y planter leurs drapeaux, se partageant ainsi l'ensemble du continent noir. D'un trait de plume sur une carte, elles créèrent de toutes pièces de nouveaux pays délimités par des frontières tirées au cordeau et se les arrogèrent. En Afrique de l'Est, l'Allemagne impériale se vit ainsi attribuer le Tanganyika, tandis que la Couronne britannique colonisait le Kenya et imposait son protectorat à l'Ouganda et à Zanzibar. Avant cette partition artificielle, beaucoup de peuples africains formaient des nations à part entière,

fondées sur des critères de territorialité et d'appartenance ethnique. Certaines de ces nations s'apparentaient en fait à des micro-États, soudés par une identité commune. Le tracé arbitraire des nouvelles frontières devait bouleverser ces équilibres ethniques, réunissant au sein d'un même pays des peuples qui n'avaient rien de commun et se considéraient comme de véritables étrangers, ou, a contrario, déchirant une même communauté entre deux pays voisins. Les conséquences de ces divisions continuent de hanter l'Afrique.

Soucieuses d'asseoir leur domination sur leurs nouveaux territoires, les puissances européennes orchestrèrent entre 1900 et 1915 une vaste campagne pour inciter des Blancs d'origine européenne – Allemands, Britanniques, mais aussi Canadiens, Australiens et Sud-Africains – à venir s'établir dans leurs colonies. Le Kenya accueillit ainsi un afflux massif de colons, auxquels la Couronne attribua de vastes domaines dans les Hautes Terres. Les nouveaux arrivants trouvèrent là des sols fertiles, un climat tempéré, et surtout une région où les maladies tropicales les plus redoutées, comme le paludisme, étaient pratiquement inconnues.

Ils choisirent de s'établir à proximité de centres urbains naissants ou dans les zones les plus fertiles, propices à la culture du blé, du maïs, du café ou du thé ou à l'élevage extensif, et reçurent des titres de propriété sur les terres qu'ils avaient accaparées. Devant l'avancée de ces fermiers blancs, des populations entières furent évincées au mépris de leurs droits sur ces sols, et de nombreux indigènes furent relogés de force dans la vallée du Rift. Ceux qui refusaient de quitter leurs terres furent déportés ailleurs sans autre forme de procès.

Vers 1930, les Kikuyu et les autres peuples avaient été entièrement spoliés de leurs terres ancestrales et cantonnés à des zones classées en « réserves indigènes ». Les tribus qui occupaient déjà ces réserves purent néanmoins garder leurs terres. Ihithe se trouvait ainsi au cœur de la réserve kikuyu, où mon père possédait quelques hectares. Il en avait acheté une partie et d'autres lui venaient de son père, qui lui-même les avait acquis à l'époque où il avait quitté le village voisin de Kahiga-ini pour venir vivre à Ihithe. Au lendemain de la Grande Guerre, puis à nouveau après la Deuxième Guerre mondiale, la Grande-Bretagne, magnanime, concéda d'autres domaines encore aux anciens combattants, en reconnaissance de leurs services rendus à la Couronne. Au début des années 1950, quelque 400 000 colons, britanniques pour la plupart, exploitaient ainsi 2 500 fermes réparties sur ce que l'on appellerait les « terres blanches » – une zone qui couvrait les collines des environs de Nairobi, les hauts plateaux des provinces du Centre et de l'Ouest, et d'immenses étendues de prairies dans la vallée du Rift.

L'administration britannique veilla également à organiser la pénétration du christianisme, afin de ne pas troubler les païens par des messages contradictoires et reproduire dans les colonies les schismes qui semaient encore la discorde en Europe. Au Kenya, protestants et catholiques, qui rivalisaient d'ardeur pour gagner les Africains à leur cause, se virent ainsi affecter des zones d'influence bien définies. Les premiers missionnaires arrivés dans la région de Nyeri étaient des presbytériens écossais et des catholiques italiens.

Parallèlement à leur œuvre évangélistique, les missionnaires menaient une action sociale auprès des villageois : ils leur prodiguaient souvent des soins médicaux, traitant des cas délicats, comme la gangrène ou les accouchements difficiles, pour lesquels les herbes et potions de nos guérisseurs ne pouvaient rien. Peu à peu, ils établirent des dispensaires dans les villages. Ils avaient également entrepris d'apprendre à lire et à écrire à de petits groupes d'adultes triés sur le volet et dûment convertis ; mais très rapidement, ils ouvrirent des écoles où, avec autant de patience que de compétence, ils parvinrent à fédérer toute une mosaïque d'ethnies qui parlaient des langues différentes et ne se comprenaient pas.

La découverte de la lecture et de l'écriture a sans nul doute frappé les esprits : qu'avec des traits et des points tracés sur une feuille ou une ardoise on puisse transmettre un message à quelqu'un qui était à des kilomètres de là relevait de la magie et éclipsait jusqu'aux pouvoirs des sorciers ! Fascinés par cet art, les Kikuyu se sont passionnés pour la chose écrite.

Avant l'arrivée des missionnaires, les différents peuples du Kenya avaient une culture essentiellement orale. Pour échanger des informations, ils utilisaient des tambours ou des trompettes, des crieurs publics ou des messagers. Les Kikuyu possédaient un outil particulier qui servait aussi bien au jeu qu'à la communication et à la transmission des savoirs : le *g' ? chand' ?*. C'était unealebasse séchée et évidée, remplie de graines et de cailloux

et garnie sur l'extérieur de fils de perles. Selon la façon dont on la secouait, la musique qu'elle produisait évoquait des devinettes, proverbes ou récits folkloriques. On trouvait également sur ces gourdes diverses inscriptions et symboles qui figuraient une forme d'écriture utilisée pour consigner des savoirs populaires.

Faisant sans le savoir œuvre d'ethnologues, les missionnaires ont consciencieusement décrit ce type d'objets dans leurs comptes rendus, mais paradoxalement ils ont aussi incité les Africains convertis à les détruire et se sont employés à dévaloriser de nombreux aspects de la culture et de l'art indigènes. Fossoyeurs de la mémoire locale, ils en furent pourtant aussi les gardiens, répertoriant et sauvegardant quelques artefacts, aujourd'hui exposés dans les musées européens. Le *g' ? chand' ?* a ainsi disparu des villages, mais il y en aurait un spécimen dans les collections d'un musée de Turin.

Malgré la percée des missionnaires et des administrateurs coloniaux, le mode de vie traditionnel persista dans quelques îlots. Trois de mes grands-parents ne se sont jamais convertis au christianisme, et ma grand-mère maternelle ne reçut le baptême que sur son lit de mort. Leurs enfants se convertirent en revanche à l'âge adulte ; ce fut la première génération de Kikuyu presque entièrement christianisée, et elle embrassa cette nouvelle foi avec ferveur – quitte à y apporter quelques aménagements : quand j'étais enfant, mon oncle Kamunya, une personnalité progressiste et charismatique, était déjà une figure de proue de l'Église indépendante africaine, une confession syncrétique mêlant les enseignements protestants et catholiques à des aspects de la culture kikuyu que le christianisme s'efforçait d'étouffer.

Dans les années 1940, les presbytériens, les catholiques et l'Église indépendante étaient très actifs dans la région de Nyeri. Les catholiques italiens avaient établi le couvent des sœurs missionnaires de la Consolata, tandis que les Irlandais affirmaient leur présence à travers l'ordre du Saint-Esprit et la congrégation des sœurs de Loreto. Ces différentes Églises se livraient encore une farouche concurrence pour évangéliser le dernier carré de réfractaires, et les missionnaires distinguaient strictement les païens de leurs ouailles : ceux qui restaient obstinément ancrés dans leurs croyances ancestrales gardaient le nom de Kikuyu qui, dans leur vocabulaire, avait une connotation péjorative ; les convertis, eux, étaient des athomi – littéralement « ceux qui lisent ». Et c'était bien entendu la Bible qu'ils lisaient. Les enseignements chrétiens leur furent d'autant plus accessibles que l'une des premières langues africaines à bénéficier d'une traduction de la Bible fut le kikuyu.

Ces Kenyans convertis bénéficiaient généralement d'un traitement de faveur de la part de l'administration coloniale, qui les nommait chefs ou sous-chefs des villages et des petites villes. Les athomi se prévalaient volontiers de leur culture, qui représentait selon eux un progrès et leur permettait d'entrer de plain-pied dans le monde moderne, tandis que les autres étaient à leurs yeux des gens primitifs et arriérés, repliés sur le passé. La culture athomi fut en fait un facteur d'euphémisation qui bouleversa de fond en comble le mode de vie des Kikuyu : tournant le dos aux traditions, ils adoptèrent les vêtements, les parures, les chants, les danses, et jusqu'aux habitudes alimentaires des Blancs. La culture du millet fit place à celle du maïs, et la bouillie de millet, boisson préférée des Kikuyu, fut détrônée par le thé, si prisé des Anglais.(...)



Wangari Maathai, *Celle qui plante les arbres*
Autobiographie traduite de l'anglais (Kenya)
par Isabelle Taudière

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-057-1 | 23 € | 384 pages | Distribution/diffusion Interforum